

Rapport sur les établissements  
industriels  
de  
Périgueux



DE M. JULES GAILHABAUD.

---

**150<sup>m</sup> Livraison.**

MOYEN AGE. — STYLE ROMAN. — FRANCE.-ITALIE.

CONSTRUCTIONS RELIGIEUSES : Église de Notre-Dame du Port, à Clermont; *Première Partie.* Baptistère de Pise.  
Les notices seront données plus tard.

---

**ON SOUSCRIT A PARIS,**  
**CHEZ MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56,**

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS, DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

---

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

— 1848. —

---

N. B. — A la présente livraison se trouve jointe la Notice sur les *Ponts d'Avignon et de Cahors*,  
par M. Adolphe BERTY.



*Audierne*

**RAPPORT**

FAIT

**PAR M. L'ABBÉ AUDIERNE**

A la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Dordogne,  
dans la séance du 26 avril 1845.

**Messieurs,**

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

Depuis notre réunion qui eut lieu l'année dernière, à pareille époque, l'industrie a fait dans le département d'utiles progrès qu'il est essentiel de signaler. Ces progrès démentent les idées de pénurie, de misère, de détresse, que la malignité propage, et auxquelles parfois quelques sinistres viennent donner une apparence de réalité. Jamais, à aucune autre époque, l'industrie, le commerce, l'agriculture, ne furent plus florissans dans le Périgord. On bâtit, on restaure partout; des établissemens surgissent de tous côtés. Jugez, messieurs, de la marche rapide des arts seulement par l'aspect que nous offre aujourd'hui Périgueux. Il y a dix ans à peine, cette ville était encore enfermée dans les limites étroites que lui avait données le 12<sup>e</sup> siècle. Quoiqu'un orage politique eût renversé ses murailles, elle n'en restait pas moins circonscrite dans son ancienne enceinte, par respect, sans doute, pour le moyen-âge, dont elle ne voulait point s'éloigner; mais le premier pas fait, voyez avec quelle rapidité elle a couru : elle a bâti un marché couvert, un

PZ 56

abattoir, une salle de spectacle, un hospice; elle a relevé son collège, restauré ses places publiques, et doté ses habitants de nombreuses fontaines. A côté d'un superbe palais de justice, a été élevé un bel hôtel. Cette construction en a fait surgir d'autres. Un faubourg a été construit presque en entier. D'agréables habitations bordent nos boulevards. La salle de spectacle a commandé cette suite de belles maisons qui l'avoisinent, et nos promenades sont toutes ornées de statues en bronze ou de jets d'eau. Enfin, elle a construit un port (1).

Des ponts sont jetés en grand nombre sur nos rivières, sur presque tous nos ruisseaux; des routes bien entretenues, de nombreux chemins, nouvellement pratiqués, facilitent les communications, alimentent nos foires, nos marchés, et la Dordogne, l'Ille, aujourd'hui navigables, semblent rapprocher de nous les villes les plus commerçantes, pour augmenter nos ressources. L'agriculture se perfectionne aussi tous les jours; des terrains délaissés sont rendus à la culture; les prairies artificielles se multiplient, et il n'est pas une ferme qui n'offre l'exemple d'une amélioration sensible. Enfin, messieurs, il existe une tendance générale vers le perfectionnement, et, à mon avis, cette tendance, qu'on ne peut nier, est la preuve d'un bien-être réel. Le mieux, en effet, suppose le bien, et l'on ne peut arriver à la richesse que par l'aisance. Ces progrès incontestables sont l'heureux résultat de la paix dont nous jouissons, d'un besoin de travail généralement senti, et de la direction éclairée que leur imprime, dans le département, notre premier magistrat.

Je vais vous entretenir, messieurs, des établissemens in-

(1) C'est à M. de Marcillac, maire de la ville de Périgueux et député de la Dordogne, que l'on doit ces nombreuses et utiles améliorations.



dustriels créés ou perfectionnés, depuis moins d'une année, à Périgueux ou dans ses environs.

Le premier, formé dans l'un des faubourgs de Périgueux, est une fabrique de faïence et de poterie. M. Latour en est le fondateur. Cet établissement est organisé sur une vaste échelle. On y voit de grandes fosses avec renverseurs, pour dessécher plus promptement les terres; des hangars pour la terre; des hangars pour le bois; deux fours, dont l'un est carré et l'autre rond; des ateliers avec de nombreux rayons en bois et en plâtre; des tours; un moulin à manège, à trois meules tournantes, et d'autres ustensiles. Le personnel de cette fabrique se compose de tourneurs, de mouleurs, de peintres, d'ensourneurs, de journaliers et de marcheurs de terre. Des femmes, des enfans, décorent les pots à fleurs et toutes les pièces qui demandent des *garnitures*.

M. Latour, habile artiste, fabriquera aussi des statues en terre cuite, destinées à l'ornement des jardins, et des bustes en plâtre, moulés sur la nature vivante ou sur la nature morte.

Les argiles employées par ce fabricant sont grises, jaunâtres, rougeâtres ou blanches, suivant les végétaux, les bitumes et les oxides métalliques qui les colorent. C'est par la calcination qu'on distingue les substances colorantes. Les substances végétales ou bitumineuses sont détruites par la cuite, et les terres qui contiennent de l'oxide de fer deviennent rougeâtres. Les argiles sont prises au Toulon, sur les coteaux de la Rampinsole, et dans les communes de Coursac et de Sarliac. Les argiles du Toulon, près de Périgueux, sont grises, et passent au rouge, ainsi que celles de la Rampinsole. Celles de Sarliac, grises avant la cuisson, deviennent blanches; et celles de Coursac, blanches naturellement, demeurent telles. Ces terres sont excellentes. La faïence et

la poterie qui en sont les produits, résistent à l'action du feu le plus ardent.

M. Latour peint la faïence sur émail cuit et non cuit. La peinture, à la vérité, et ses sujets, n'en sont pas très brillans : ils consistent dans des filets, des barbots ou bluets, dans quelques fleurs, quelques personnages; mais point de paysages, moins encore ces belles vues du coucher ou du lever du soleil. Ces grands sujets n'appartiennent qu'à la porcelaine, et ne sont parfaitement exécutés qu'à Sèvres.

La fabrique de M. Latour laisse encore quelque chose à désirer sous le rapport de l'émail; cependant, elle peut rivaliser avec les établissemens de ce genre que le département possède, et, par conséquent, leur être bientôt supérieure. Pour rendre certains vases plus gracieux, M. Latour en a déjà changé la forme. Modeleur habile, il lui sera toujours facile de donner à ses vases le galbe le plus agréable.

Son établissement offre de grands avantages pour le département. S'il est soutenu, nous ne serons plus tributaires de nos voisins; nous nous suffirons à nous-mêmes, et nous garderons dans le département l'argent que nous portons ailleurs. M. Latour a créé lui même sa fabrique; il mérite nos encouragemens.

Le second établissement, non moins utile et d'une importance plus grande encore, est une fabrique de tissus en laine. MM. Courtey et Barret l'ont établie au Toulon. L'emplacement ne pouvait être mieux choisi. La force motrice, produite par une chute d'eau de 2 mètres de hauteur, est distribuée sur deux roues à augets de 2 mètres de rayon et d'un mètre 65 c. de largeur. Par ce système, l'eau agit par pression, et se trouve ainsi économisée. L'une de ces roues communique le mouvement à un arbre ver-



tical en fer, qui engrène lui-même un arbre horizontal placé sous le plancher. Cet arbre, par le moyen de lanternes, commande, au 1<sup>er</sup> étage, deux machines à carder et une tondeuse, destinée à remplacer la tonte à la main. Une courroie, traversant le 1<sup>er</sup> étage, fait marcher, au 2<sup>me</sup>, un *loup*, ou machine qui donne la première façon à la laine. Au rez-de-chaussée, cette même roue fait mouvoir aussi une machine à garnir les étoffes. L'autre roue fait mouvoir quatre maillets à fouler, placés dans un petit bâtiment contigu à la fabrique, et où loge le foulonnier.

La bonne disposition et l'élégante exécution de ce mécanisme sont dues à M. Bouillon, de Limoges. De ses ateliers sont sortis les machines et les moteurs. Les bâtimens de l'usine, non moins remarquables, sont l'œuvre de M. Bouillon, son parent et notre architecte. La famille de ces deux artistes est originaire de notre département.

Le filage s'exécute, au 1<sup>er</sup> étage, avec trois métiers, dirigés chacun par un fileur et deux enfans. Au 2<sup>me</sup> étage, sont les métiers à tisser, au nombre de neuf. La teinturerie se trouve dans le bâtiment parallèle à celui du foulon. Les écuries, la remise et le bûcher sont dans un bâtiment séparé.

Cet établissement confectionne les cadis, les étamines, les flanelles rayées et unies. Les matières premières sont achetées dans le département, à l'exception des laines noires, que MM. Courtey font venir de Marseille; mais ces laines sont importées de Grèce et d'Egypte. La manufacture du Toulon occupera par jour cinquante ouvriers, et ses produits s'élèveront à deux cent quarante mille francs par an. Un plein succès semble lui être assuré. MM. Courtey, auxquels le commerce doit en grande partie son développement à Périgueux, lui offrent les garanties d'une durée prospère.

M. Barret réunit aussi toutes les connaissances pratiques qu'exige la direction d'une fabrique.

Faisons ici une observation dans l'intérêt de cet établissement. Les laines du département de la Dordogne sont inférieures aux autres laines; leur infériorité provient, sans doute, de la mauvaise nourriture des moutons, de la malpropreté des étables, et de l'habitude où l'on est de laisser paître ces animaux dans les bois, et en toutes saisons. Ainsi s'altèrent nécessairement leurs toisons.

Il vous appartient, messieurs, de signaler ce mal aux comices agricoles, et de leur en indiquer le remède. Ces assemblées, en rapports habituels avec les propriétaires, leur inspirent toute confiance. Leur influence de localité sera salutaire; alors s'opérera un progrès réel dans cette branche d'industrie, malheureusement trop négligée. Les bois eux-mêmes s'en trouveront mieux.

Le troisième établissement est une tréfilerie de fil de fer. Cette usine, assise sur le gouffre des Soucis, à St-Vincent-d'Excideuil, près de Savignac, possède une chute d'eau de la force de 70 chevaux. Le moteur est une roue verticale à auges courbes, dite à la Poncelet, d'une hauteur de cinq mètres sur une longueur de deux mètres. Les machines sont au nombre de trois. La première, la plus remarquable, est un laminoir à canelures, servant à dégrossir les fers. Ainsi, un fer carré de 3 centimètres 1/2 est réduit, en sortant des canelures successives des cylindres, à moins de 8 millimètres.

La deuxième machine est la tréfilerie proprement dite. Elle prend le fer sortant du laminoir, et le réduit, en le faisant passer par les diverses filières dont elle est composée, aux plus petites dimensions. Cette machine fonctionne par le moyen de quatre bobines, et ne laisse rien à désirer quant aux produits.



La troisième machine fabrique les pointes, depuis les plus petits numéros jusqu'aux plus forts. Cette machine, composée de quatre métiers, peut produire jusqu'à 1,000 kilogrammes de pointes par jour.

Cette usine seule pourrait alimenter le département, consommer au moins le produit de deux à trois forges du pays, et soutenir facilement la concurrence des tréfileries qui se sont élevées depuis quelques années à la Rivière (Haute-Vienne) et à Angoulême. C'est elle qui fournit à la fabrique de pointes de Nontron le fil de fer qui lui est nécessaire.

La Franche-Comté, le Jura et la Normandie étaient, de temps immémorial, en possession de fournir les pointes et les fils de fer à toute la France. L'établissement des Soucis nous affranchit à jamais du tribut que nous étions forcés de payer à ces contrées : car les élémens de prospérité pour les tréfileries sont nombreux dans le Périgord. Nos fers, en effet, sont de première qualité et d'une ductilité extraordinaire. Un essai, opéré à Angoulême, a produit un fil d'une longueur inconnue jusqu'alors. La tonne, ou 1,000 kilogrammes de fer, ne coûte, dans le département, que 460 à 470 fr., tandis qu'en Franche-Comté elle vaut 600 fr. Le combustible est à meilleur marché dans la Dordogne que dans le Doubs. Les chutes d'eau y ont aussi moins de valeur. Les matériaux pour bâtir sont abondans et de bonne qualité. Enfin, messieurs, notre département étant bien percé de routes départementales et royales, ayant plusieurs rivières navigables, peut assurément soutenir la plus active concurrence, surtout si l'on considère que des produits très lourds supportent difficilement le prix d'un transport trop éloigné.

L'usine des Soucis appartient à M. Lacombe, qui n'a rien épargné pour la rendre florissante. Tout y est fait avec goût, et l'on y admire le talent du propriétaire.

Le quatrième établissement industriel, l'œuvre de M. Bonnet, dont on ne peut que louer l'intelligence et la persévérance, est une filature de coton établie à Cubjac, sur l'Auvezère. Cette usine manquait au département; après divers obstacles, le fondateur est parvenu à la mettre sur la voie du développement que comporte sa nature. Son moteur est une roue à la Poncelet.

La matière première y subit les préparations nécessaires pour être convertie en fil de différens numéros usités dans le commerce. Le bleu est la couleur la plus ordinaire que le fil y reçoit.

Cette usine occupe journellement trente à quarante ouvriers, et livre annuellement au commerce 20,000 kilogrammes de coton travaillé.

Espérons que cette industrie, dont les produits s'écoulent dans les départemens voisins, prendra, sous son directeur, un tel développement, qu'elle deviendra de plus en plus pour le pays une nouvelle source de travail et d'aisance.

Enfin, le cinquième établissement, agrandissant dans Périgueux le domaine de l'industrie, est une fabrique de vinaigre, fondée par M. Laudinat, originaire de Limoges. Jusqu'à présent, la nature et le hasard avaient fait, dans le Périgord, tous les frais de la fabrication du vinaigre; mais l'industrie commençant à se ressentir, dans le département de la Dordogne, de l'impulsion générale donnée aux arts, le vinaigre y recevra aussi une préparation particulière.

M. Laudinat a fait construire plusieurs cuves contenant environ 100 barriques de vin. Il procédera suivant la méthode orléanaise. On a cru pendant long-temps que le vinaigre d'Orléans n'était supérieur que par la vertu d'un secret local : c'était une erreur dont on est revenu; les vinaigres d'Orléans n'ont acquis leur réputation que par le



choix des vins. Les bons vins font le bon vinaigre. 1,000 à 1,500 barriques de vinaigre blanc sortiront annuellement de cette fabrique, et l'entrepôt contiendra au moins 3,000 barriques de vin de toute espèce. Cette grande consommation donnera nécessairement aux vins un vaste débouché, et deviendra une nouvelle source de prospérité pour le département, surtout pour les environs de Périgueux. Cette vinaigrerie est située sur nos boulevarts, près la tour de Mataguerre.

Tels sont les établissemens formés à Périgueux, ou dans les environs, depuis 1842.

S'il entrerait dans mon plan de signaler tous les progrès de l'industrie dans le département de la Dordogne, vous verriez, messieurs, qu'il n'est pas un établissement, une manufacture, une usine, qui n'aient été améliorés. Nos forges, nos moulins, ne sont plus ce qu'ils étaient : les nouvelles méthodes, les systèmes anglais, commencent à prévaloir. Partout nous remarquons de nombreux perfectionnemens. Je vais en citer quelques-uns.

Les dessins, les vignettes, les figures, qui ornent presque tous les livres aujourd'hui, exigeaient trois opérations bien distinctes, dont deux ne pouvaient être exécutées que dans trois ou quatre villes de France. La gravure, en effet, pour être mise en relief, demande le concours du dessinateur, du graveur et du clicheur. Affranchir la typographie du graveur et du clicheur, artistes qu'on ne trouve qu'à Paris, Strasbourg, Toulouse, et réduire ainsi les trois opérations à une seule, était un perfectionnement d'un avantage immense, non-seulement pour l'imprimerie, mais encore pour la science et les arts. Le dessin, en effet, parle aux yeux, facilite l'intelligence des monumens; mais trop souvent, faute d'artistes, il fallait s'en tenir à une description toujours incomplète.

Eût-on, d'ailleurs, les artistes sous la main, leur travail exigeait du temps, leur talent une récompense : de là aussi moins de gravures dans les livres ; ou, avec des gravures, plus d'élévation dans le prix ; moins de débit, et par conséquent moins de diffusion de connaissances. Un procédé tout à la fois simple, facile, économique, était donc un bienfait inappréciable. M. Auguste Dupont a trouvé ce procédé, et journellement il l'emploie avec succès. Il dessine ou fait dessiner un objet quelconque sur le calcaire jurassique, dont la lithographie lui doit l'exploitation en France, et, par une opération chimique, il obtient, sur la pierre elle-même, tous les clichés qu'il fait simultanément concourir avec les caractères mobiles de l'impression ordinaire. Il a donné à ces gravures le nom de *clichés-pierres*.

Voilà, sans doute, du perfectionnement dans l'imprimerie ; mais ce n'est pas le seul dont les arts et la science soient redevables à M. Dupont. Il a trouvé le moyen de reproduire identiquement toutes les œuvres du passé, manuscrites, imprimées et gravées. Avec l'exemplaire unique d'un livre, il en fait revivre l'édition. Il peut multiplier à l'infini une gravure, un manuscrit, une charte, les vieux titres, et la ressemblance est parfaite, puisque c'est l'ouvrage lui-même reproduit.

On serait tenté, messieurs, de ne pas croire à cette découverte, qui est un prodige, si les plus heureux résultats ne la confirmaient ; mais, tous les jours, M. Dupont l'utilise au profit des arts. En ce moment même, un ouvrage in-4°, dont le premier volume a déjà paru, est reproduit dans ses ateliers (1). La société d'encouragement pour l'industrie natio-

(1) *L'Estat de l'Eglise du Périgord*, depuis le christianisme, par le R. P. Dupuy, récolet, annoté par M. l'abbé Audierne, et reproduit par le



nale et le jury de l'exposition générale, frappés de l'importance de ces découvertes, dont la science attend d'immenses services, ont décerné plusieurs médailles de bronze, d'argent et d'or, à M. Dupont. Regrettons, messieurs, de ne pouvoir nous associer à ces récompenses que par des éloges.

Vous applaudites, messieurs, à l'établissement d'une école d'horlogerie, fondée, il y a environ deux ans, par M. Numa Conte. En ce moment, ce jeune artiste s'occupe de l'organisation d'un atelier pour la fabrication, en grand, des horloges de clocher. Cette production, indispensable dans nos villes, et plus essentielle encore dans nos campagnes, pour calculer le temps, en apprécier l'importance et régler les heures du travail, nous manquait. Ce perfectionnement nous est acquis, et bientôt notre département se ressentira de ce nouveau bienfait industriel.

Je vous parlerai aussi, messieurs, de la briqueterie de Beauronne. Elle vient de s'enrichir de trois fours à chaux, à feu continu, alimentés par le charbon de terre, que l'industrie de notre pays n'apprécie pas assez. Ce perfectionnement était nécessaire. Trop souvent, faute de chaux, les travaux les plus urgents sont suspendus. En ne cuisant la chaux que dans des fours à briques ou dans les hauts fourneaux, la fabrication en est rare. Malheureusement, cet usage est général en Périgord, où la connaissance des fours à feu continu n'est encore parvenue qu'à Beauronne.

La préparation du plâtre s'est aussi améliorée dans cette briqueterie. Jusqu'à présent, on broyait cette substance sous la meule, à la façon du blé. Il en résultait, par le frottement, une élévation de température qui en altérait sensiblement la

procédé litho-typographique. — 2 vol. in-4°. Prix, 20 fr., à la librairie Baylé, rue Taillefer, et à l'imprimerie Dupont. — Les noms des souscripteurs seront publiés à la fin de l'ouvrage.

qualité. Par le nouveau procédé, le plâtre, maintenu dans une rainure circulaire, sera écrasé par le poids d'une roue verticale en pierre, qui, se mouvant dans cette rainure, n'agira que par une simple pression. Son action, interrompue, évitera l'inconvénient que je viens de signaler. Le plâtre, ainsi pulvérisé, se rapprochera de la qualité de celui de Paris, que l'on réduit en poudre avec une *batte de bois*.

Ces deux améliorations importantes, introduites dans l'un des plus beaux établissemens et des mieux entendus de France, n'étonneront personne; elles sont l'œuvre de M. Mie, ancien élève de l'école polytechnique, qui met tous ses soins à faire tourner au profit de l'industrie les connaissances qu'il a puisées dans cette célèbre école.

Je sais, messieurs, qu'en multipliant mes citations, je ne ferais qu'intéresser d'avantage votre amour pour les arts et la science; mais il est de justes bornes qu'il ne faut point franchir. J'ai assez dit pour démontrer que l'industrie agrandit tous les jours son domaine dans notre département, et que ses progrès y deviennent immenses. Tout ce que j'ajouterais serait superflu : je crois avoir atteint mon but.

Je ferai maintenant, messieurs, les réflexions que me suggèrent nos attributions spéciales. L'agriculture est, à mon avis, la mère nourrice de l'industrie : sans elle, il ne peut exister ni art, ni commerce. C'est par l'agriculture que nous obtenons la soie, la laine, le coton, et presque toutes les matières premières; par elle, souvent, on découvre la tourbe, la houille, le manganèse, le minerai de fer et les argiles nécessaires au mouleur, au sculpteur, au foulonnier. La science elle-même lui est redevable d'une infinité d'objets que la terre enfouissait, et qui, rendus à la lumière, aident l'historien, et font les délices de l'archéologue.



L'industrie, à son tour, soutient l'agriculture. Elle perfectionne ses outils aratoires, lui apprend à modifier les terres, et lui enseigne les meilleures méthodes pour doubler ses revenus. Il y a donc entre l'agriculture et les arts une mutuelle dépendance. C'est, sans doute, par respect pour ces liens intimes, que l'industrie, naguères, faisait hommage à notre société d'un échantillon de ses produits les plus remarquables; qu'elle nous communiquait ses découvertes, et que, de tous les points du département, elle nous adressait les objets qui semblaient offrir quelque intérêt ou piquer la curiosité. Cet usage n'était que l'expression de la reconnaissance. Il se porte aujourd'hui vers les comices agricoles, parce que leurs réunions sont plus fréquentes; mais ces objets, adressés aux comices, après avoir intéressé un moment, disparaissent, et sont perdus pour la science. Transmis à la société d'agriculture, ils seraient soigneusement conservés; nous les déposerions dans le musée avec le nom du donateur, et là ils deviendraient utiles pour tout le monde. Cet avantage dissiperait aussi ce préjugé vulgaire, que les musées ne sont destinés qu'à recueillir des médailles, des haches gauloises, des meules romaines, des tessons, des amphores, des vieilleries, enfin. Il est vrai que ces antiquités s'y trouvent; elles ont même du prix, parce qu'elles décèlent les anciens usages, et fournissent aux arts un point de comparaison; mais les musées offrent un intérêt plus réel, et c'est sous ce point de vue que le savant et spirituel M. Romieu a mis tous ses soins à former le nôtre. Ces statues que nous y remarquons, ces chapiteaux, ces bas-reliefs, ces sculptures, ces inscriptions, ne sont-ils pas des monumens historiques, des modèles que l'art le plus parfait peut consulter? Un musée est le centre de toutes les connaissances antiques et modernes. Là, on

peut apprécier les productions de tous les pays, suivre la civilisation des peuples dans ses progrès ou dans sa décadence. Tout ce qui est curieux prend sa place dans un musée. Les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, y déposent leur tribut, et il n'est personne qui ne puisse en faire son profit par l'étude. Qu'un de nos jeunes gens de collège entre dans le dépôt de ces archives du savoir, qu'il le parcoure avec attention, il en sortira avec une foule d'idées qu'il n'avait point. Un paysan, en nous voyant ramasser avec soin une coquille, sourit, parce qu'il ignore que les fossiles nous font connaître la qualité des terrains. Colliger des pierres, lui paraît aussi une chose étrange, parce qu'il ne sait pas que la minéralogie se rattache directement à l'agriculture, et que l'industrie lui emprunte souvent ses matières premières. Les houillères, les tourbières, les carrières de marbre, les mines de sel, de soufre, de plomb, de fer, de cuivre, ne font-elles pas, en effet, la richesse du monde industriel ? Si ces substances sont inconnues aux propriétaires, comment les apprécieront-ils, comment pourront-ils les livrer au commerce ? On ne peut comparer qu'après avoir vu, juger qu'après avoir comparé, et ce n'est que dans les musées qu'on a la grande facilité de voir.

Messieurs, payons donc l'industrie d'un généreux retour. Faisons pour elle ce qu'elle fait pour l'agriculture. Les services que nous lui rendrons ne seront point perdus ; elle saura nous en tenir compte.

Propagez dans ses intérêts la culture des mûriers, et vous augmenterez ainsi les produits de la soie ; encouragez les semis de pins, d'accacias, vous aurez de la résine, des bois de charpente, des échalats et, au besoin, un bon combustible. Nous avons encore en Périgord au moins 150,000 hectares de terrains en friche, sans compter les bois et les châtaigneraies. Si les



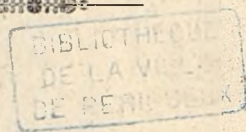
bras manquent pour cultiver activement cette vaste superficie, qu'on la couvre au moins de semis, et, à peu de frais, on créera pour l'avenir de grandes ressources.

Travaillez, aussi, messieurs, à éclairer les propriétaires sur la mesure qu'ils prennent d'exclure les moutons de leurs fermes. Ces animaux sont essentiellement utiles pour les engrais, les laines et la consommation. Le mal qu'ils font dans les bois n'est qu'un abus qu'il faut corriger. Que les moutons soient bien gardés, qu'on les fasse parquer; ils seront inoffensifs; alors on ne connaîtra que leur utilité.

Veillez aussi, messieurs, sur toutes les découvertes dont vous aurez connaissance; empressez-vous de les signaler à M. le préfet. Des terres, des argiles, un minéral, vous paraissent-ils offrir quelque particularité, recueillez-en des échantillons pour les déposer au musée. Enfin, ne dédaignez rien de ce qui vous semblera curieux.

Associez à vos efforts les comices agricoles. Vos conseils seront écoutés, prendront de l'extension, et leurs résultats positifs tourneront ainsi au profit de l'agriculture, des arts et du commerce, sources fécondes de la prospérité des peuples.

— CHENE —







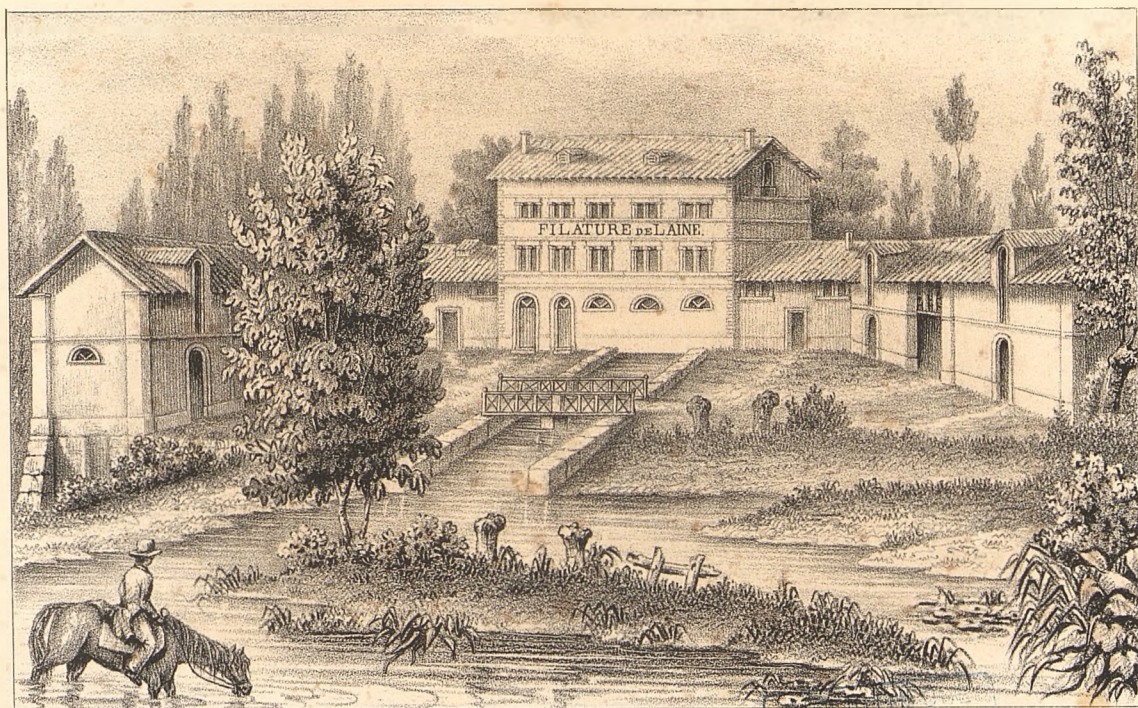
*Périsseaux, Esche Dujont.*

DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

*Eug. Arvengue*

VUE DE LA FERME-MODELLE DE SALLEGOURDE.





Rug Arveugas del et hch

MAISONNIE DE M<sup>ME</sup> COURTET  
au Toulon.

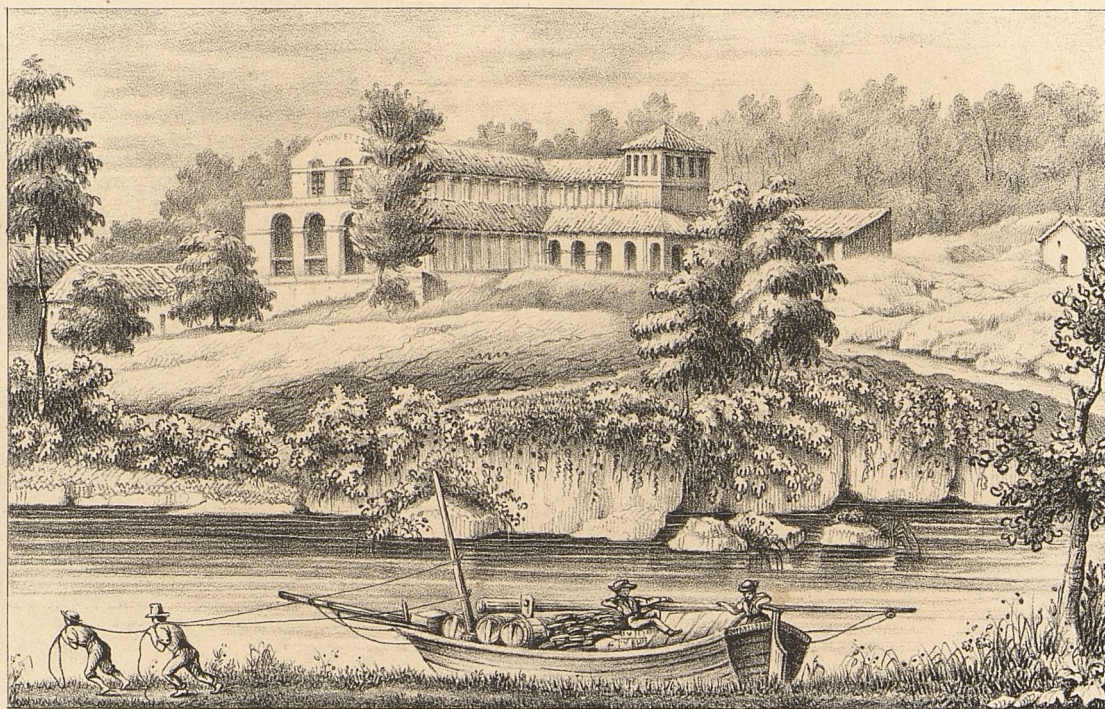
BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX  
Péroux lith. Rapant.



ANNALES AGRICOLES ET LITTÉRAIRES.

4<sup>e</sup> Volume.

4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Livraison.



*Engraver Armand Del. et Lith.*

*Périgueux, Lith. Dupont.*

BRICQUETTERIE DE MICHAËL





*Périgueux, chez Dupont.*

*Eug. Arvengas*

VUE DE LA FERME-MODELE DE SALLEGOURDE.

DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX



P



